

Entre danse et contemplation

CIMA

Vendredi soir dernier, à 20h au musée CIMA, a eu lieu le récital du fameux pianiste de chez nous, Daniel Eisler, et celui-ci, comme à son habitude, n'a pas manqué d'y ensorceler son auditoire.

Vendredi soir, alors que le sol est couvert d'une neige encore incertaine, les mélomanes de Sainte-Croix affrontent la tourmente prénommée Joachim et se retrouvent à 20h au CIMA pour se remplir les poches de flocons qui durent, les flocons que le pianiste Daniel Eisler fera naître sous ses doigts. Une fois le public installé, l'artiste de la soirée fait son entrée sous une tempête d'applaudissements et nous gratifie d'une petite entrée en matière concernant les deux thèmes principaux de son concert : la contemplation et la danse, deux termes différents par leur essence car l'un est de l'ordre de l'être et l'autre est de l'ordre du faire.

Le récital s'ouvre sur de la danse, et plus précisément sur la *Grande Valse brillante en mi b majeur* de Chopin. Il s'agit d'une valse qui, plus que de briller comme l'indique son titre, crépite, sautille et taquine les corps des auditeurs, forcés à l'immobilité conventionnelle qu'exige le concert et condamnés à la contemplation d'une danse qui, sous les doigts du grand musicien, mériterait au moins l'esquisse de quelques pas.

Une fois le Chopin porté (avec brillo) à son terme, la soirée se poursuit avec les quatre *Nachtstücke* de Schumann, quatre pièces composées peu après le Siècle des Lumières et pourtant éloignées de celui-ci de par leur nature. En effet, leur compositeur disait que les choses ne se révélaient à l'homme que dans la nuit la plus profonde. C'est donc en connaissance de cause que le public se prépare, toute ouïe, à une contemplation nocturne et Daniel repose ses doigts sur l'instrument. Mais qu'a donc vu Schumann dans sa nuit pour remuer de sa musique le cœur des auditeurs présents ce soir ? Quelque chose de poignant, à ne point en douter, car la fluidité des quatre pièces attaque, de ses accords plaqués, le fond de l'être, et chante tel un ruisseau tourmenté.

Pour prolonger ces impressions nocturnes, le pianiste enchaîne avec un *Nocturne* de sa composition. Il s'agit d'un délice glacé, un impénétrable ressenti qui s'égrène sur le clavier avec la douceur d'une toile d'araignée qui se gèle dans le tissage de l'hiver. Tantôt berceuse, tantôt souffle d'aventure, la musique respire sous les mains du poète avec le charme d'un univers insoupçonné, volupté crépusculaire qui semble s'allonger dans l'éternité... mais le soleil importun d'une entracte vient soudainement tout briser. Silence. Conversations. Assassine luminosité. Et dire que nous étions pourtant si proche de l'Infinitude...

Heureusement, la pause n'est pas trop longue et Daniel revient bien vite près du piano délaissé avec, pour nous réchauffer un peu, dit-il, deux *Danses espagnoles*

de Granados. Ce nonobstant, le soleil peine à se montrer car le tempérament mélancolique de la première danse donne plutôt l'impression d'un nuage continuellement poussé par une fraîche brise. Les notes de la deuxième danse, quant à elles, manifestent davantage d'énergie, comme pour exprimer le combat que l'astre diurne mène contre les nuées, les efforts que celui-ci fournit pour les percer de son chaud rayon.

La pièce suivante se pose en continuation de la précédente de par son appartenance au même monde, celui de la danse. Il s'agit de *La Gitanella* de Gottschalk, compositeur ayant beaucoup voyagé et s'étant inspiré des musiques des pays d'Amérique du Sud qu'il a traversés. La pièce, démentant presque son origine, sonne pourtant comme une valse sereine, d'une infinie délicatesse et d'une infinie tendresse. C'est une danse qui, plutôt que de se laisser contempler, de se laisser saisir par le public présent ce soir, contemple d'elle-même et console l'âme de sa voix maternelle.

Vient ensuite un *Tango*, une œuvre du pianiste lui-même de laquelle il n'y a absolument rien à reprocher. La tendresse d'avant est conservée, belle prolongation de Gottschalk, et les danseurs invisibles se sont cachés dans la queue du piano pour épancher leurs émotions dans le plus grand secret (bien que les auditeurs épient le moindre de leur sd'hanchés avec le plus grand intérêt).

Le *Tango* est tout de suite suivi de la *Troisième Consolation* de Liszt. On quitte un moment le domaine de la danse pour retourner dans une contemplation des plus recueillies. Les cœurs s'ouvrent, mais l'on ne saurait pas dire pourquoi. Les notes s'écoulent comme une rosée chaude et la neige de l'âme fond à son contact.

Pour conclure le récital, Daniel sort encore de ses mains l'*Andante Spianato* et la *Grande Polonaise* de Chopin. L'*Andante Spianato*, tout comme leurs prédécesseurs, est la plus parfaite continuation de la pièce qui l'a précédé. En effet, c'est en compagnie de cette musique que le spectateur, cueilli par l'indicible transcendance de la musique, finit de soigner son âme meurtrie. Lors de la *Grande Polonaise*, en revanche, l'on se réveille,



M. Daniel Eisler au CIMA.

on se secoue, on sort de l'état de contemplation que Liszt avait instauré. C'est une danse qui invite à se remuer, à faire quelque chose, mais quoi ? Peu importe, la force déterminée contenue par l'enchaînement des accords pousse à aller de l'avant. Toute l'essence du verbe faire est comprise dans ce seul morceau.

À son terme, les applaudissements pleuvent, mais le récital n'est par encore fini, car Daniel nous gratifie encore du bis. Youpi ! Il s'agit encore d'une petite composition de son cru, dont le titre nous est malheureusement resté inconnu. La pluie des mains qui s'entrechoquent se mue alors d'une pluie de doigts sur le clavier, d'une courte bruine qui choit sur les touches à une vitesse affolante. On se fait marteler des notes humides, bien que le plafond du CIMA semble étanche. Une averse d'applaudissements vient compléter cette exquise intempérie et terminer la soirée. Au-dehors, la neige a légèrement gelé. Elle aussi a compris, elle s'est solidifiée au contact de cette musique du firmament, cette musique qui a osé ensorceler le froid de Sainte-Croix un court instant.

Pastel

Photos : Claudine Glauser

...une pluie de doigts sur le clavier...

